

J.M. PETITCLERC

Salésien de Don Bosco

EDUQUER AUJOURD'HUI POUR DEMAIN
(Actualité des intuitions de Don Bosco)

Médiathèque

Pau, 10 octobre 2015

Il peut paraître à priori étonnant pour un éducateur du XXI^{ème} siècle de se référer à un pédagogue du XIX^{ème}. Le contexte socio-économique actuel est en effet bien différent de celui dans lequel Jean Bosco a fondé son œuvre.

Et pourtant, nos deux époques ont en commun de connaître d'importantes mutations sur le plan sociétal. Aujourd'hui, les politiques nous parlent de crise : mais cela fait quarante ans qu'ils nous parlent de crise ! Rappelons-nous : 1974, le premier choc pétrolier ! Une crise qui dure, ce n'est pas une crise, c'est une mutation.

Et je dénonce avec force un tel discours sur la crise, car il s'agit d'un discours un peu lénifiant, qui laisserait entendre qu'il suffirait de tenir bon dans les turbulences de la crise pour pouvoir rêver d'un « après crise » qui puisse ressembler à « l'avant crise ». Alors, en 1974, ils nous disaient : « Tenez bon, lorsque le cours du pétrole baissera, tout pourra redevenir comme avant ! » Le cours du pétrole s'est stabilisé, et rien n'est redevenu comme avant. Ils nous disent aujourd'hui : « Tenez bon, lorsque la dette sera remboursée, tout redeviendra comme avant : retour de la croissance, emploi ... » Je ne sais si l'on sera capable de rembourser la dette, au vu de son montant, mais ce que je sais, c'est que rien ne redeviendra comme avant ! J'entends également parfois ce type de discours dans l'Eglise : « Tenez bon, braves curés de 80 ans, et vous verrez, à nouveau, les séminaires et les noviciats se rempliront ! Il n'y a rien à modifier, il suffit d'attendre et d'espérer ! » Ce discours, fondé sur la notion de crise, débouche sur le conservatisme. Il suffit d'attendre, et les choses redeviendront comme avant. Celui fondé sur la notion de mutation appelle au changement.

Et la mutation que nous vivons actuellement est aussi importante, si ce n'est plus, que celle que Don Bosco vécut à son époque. En son temps, on passait de l'ère rurale et paysanne à l'ère urbaine et industrielle. Et voici que nous passons de cette ère urbaine et industrielle à l'ère des mégapoles et du numérique !

La question éducative se pose de manière cruciale en temps de mutation, car il génère une difficulté à se projeter dans l'avenir. Comment, au temps de Don Bosco, le petit garçon, fils de paysan, petit fils de paysan, arrière petit fils de paysan, pouvait-il se projeter dans un avenir dans une de ces usines fumantes qu'il voyait poindre à l'horizon ? et combien d'adolescents d'aujourd'hui ont du mal à se projeter dans l'avenir, lorsque les économistes nous disent que nous ne connaissons que 50% des métiers qui s'exerceront en 2050 et qu'ils assistent à l'effondrement de pans entiers de l'économie traditionnelle, alors que les nouveaux métiers du numérique ont du mal à se structurer.

Aussi réfléchissons-nous dans un premier temps sur les incidences d'un contexte de mutation sociétale sur la question éducative. Puis, dans un deuxième temps, nous réfléchissons sur la pertinence des intuitions de Don Bosco, contenues dans le système préventif.

I - LA QUESTION EDUCATIVE DANS UNE SOCIETE EN MUTATION

Reconnaissons-le : éduquer dans le contexte d'une société en mutation est une tâche plus complexe que dans celui d'une société plus stable. J'énumérerai trois difficultés majeures, auxquelles Don Bosco a du faire face, et qui se posent à nous aujourd'hui.

1. La perte de crédibilité des institutions traditionnelles génère des difficultés dans l'exercice de la fonction d'autorité

Tant Don Bosco dans les faubourgs de Turin que nous-mêmes aujourd'hui dans les quartiers qualifiés de sensibles, nous sommes confrontés à des jeunes en difficultés dans le rapport à l'autorité.

Je voudrais au préalable apporter un éclairage sur cette notion. J'aime m'appuyer sur la racine des mots. Le mot autorité vient du latin « augere », qui signifie « croître ». Une relation d'autorité, c'est une relation qui fait grandir. J'aime rappeler que « autorité » et « auteur » ont la même étymologie. Une relation d'autorité, c'est une relation qui permet à l'enfant, à l'adolescent qui grandit de devenir auteur de sa vie.

Voilà pourquoi il me semble important de dissocier deux notions, qu'on a tendance parfois à confondre : celle de pouvoir et celle d'autorité. Le premier, on le reçoit de l'institution. L'autorité, si on y réfléchit bien, on la reçoit de celles et ceux auprès de qui on l'exerce. Deux enseignants dans un collège ont même pouvoir, même délégation du chef d'établissement ; ils n'ont pas la même autorité.

Le pouvoir, on peut l'avoir, ou le prendre. L'autorité, elle, on ne l'a jamais. J'entends parfois des éducateurs me dire : « Moi, j'ai de l'autorité » J'aime répondre : « Venez faire un tour auprès d'un groupe d'adolescents du Valdocco. On va voir si elle fonctionne. » On ne peut avoir l'autorité. On fait, ou on ne fait pas autorité. L'autorité, c'est une relation.

Certes, lorsque la confiance régnait vis-à-vis des institutions, lorsque celles-ci conféraient du pouvoir à une personne, globalement celle-ci faisait autorité. L'autorité était en quelque sorte liée au statut de la personne.

Mais lorsque la crédibilité des institutions est entamée, tel n'est plus le cas. Et Jean Bosco avait pressenti, - et les faits lui donnent raison aujourd'hui, - que l'autorité serait de moins en moins liée au statut de la personne qui l'exerce, mais de plus en plus à la qualité de la relation nouée entre cette personne et le jeune.

Comme j'aime à le dire aux politiques, on assiste moins aujourd'hui à une crise de l'autorité qu'à une crise de crédibilité des porteurs d'autorité, et ceci est vrai dans les différents champs institutionnels. Pour que la relation d'autorité fonctionne, encore faut-il que le porteur soit jugé crédible aux yeux des jeunes.

2. L'importance des flux migratoires, liés aux disparités économiques, génère des difficultés dans le vivre-ensemble

Au temps de Don Bosco, la misère dans les campagnes jetait à la périphérie des villes des milliers de jeunes, dont les espoirs étaient rapidement déçus : sans emploi, sans logement, beaucoup sombraient dans la délinquance pour survivre. « La vue de cette foule de jeunes gens de 12 à 18 ans, tous sains et robustes, à l'esprit éveillé, mais réduits au désœuvrement, mangés par la vermine, privés de pain spirituel et temporel, fut pour moi quelque chose d'horrible. »¹ Et ces jeunes, qualifiés de racaille par l'opinion publique, posaient de sérieux problèmes à l'ordre public.

Il en est de même aujourd'hui. En France, la question du vivre-ensemble se pose de manière cruciale avec les jeunes, en particulier avec ceux issus de l'immigration maghrébine et africaine. Les tensions communautaristes sont de plus en plus vives.

3. La révolution technologique rend obsolète le système de formation traditionnel

Au temps de Don Bosco, beaucoup de ces jeunes des faubourgs avaient quelques notions scolaires, pour ceux qui avaient été à l'école – et c'était loin d'être le cas de tous, - et, en terme de formation professionnelle, ne connaissaient que les travaux des champs, auxquels ils avaient été initiés dès leur plus jeune âge, dans les exploitations agricoles le plus souvent de type familial. Ils n'étaient guère compétents pour être embauchés dans les entreprises de la ville.

¹ DON BOSCO - *Souvenirs autobiographiques* – Chap.11

Aujourd'hui, bon nombre d'employeurs se plaignent de l'inadéquation des formations actuellement dispensées vis-à-vis du marché du travail qui est en pleine évolution. Et le taux de chômage des jeunes atteint dans notre pays un record historique.

II - LA PERTINENCE ET L'ACTUALITE DU SYSTÈME PREVENTIF

Nous appelons « système préventif » la méthode pédagogique mise en œuvre par Don Bosco dans ses institutions éducatives, telle qu'il l'a exposée à Nice en 1875 (mais il serait réducteur de se limiter à ce seul document), et aussi tel qu'il en rend compte dans la lettre de Rome de 1884, ainsi que dans les biographies des trois adolescents qui l'ont le plus marqué (Dominique Savio, Michel Magon, François Besucco)

1. Fonder l'autorité sur la confiance

Alors que dans les méthodes que Jean Bosco qualifie de répressive, l'autorité se fonde sur le pouvoir de punir, dans la méthode qu'il appelle préventive, l'autorité se fonde sur la qualité de la relation adulte/jeune. Le jeune obéira (c'est-à-dire étymologiquement écouter) à celui qui se montre bienveillant à son égard.

Et Jean Bosco prend en compte la dimension affective de cette relation. Les éducateurs « parleront en pères affectueux », nous dit-il. Il est en quelque sorte l'éducateur qui a réhabilité la dimension affective qui est présente, qu'on le veuille ou non. Je suis de ceux qui pensent que si, en France, l'école est aujourd'hui en si grande difficulté avec les élèves posant des actes de violence, c'est que la plupart des enseignants ont été formés à la négation de la dimension affective. J'entends parfois parler de la relation professeur / élève comme si la relation d'un enseignant homme avec un élève garçon était de même nature que celle d'un enseignant avec une jeune fille, comme si la relation d'une enseignante avec un jeune garçon était la même qu'avec une jeune fille : on parle de la relation prof/élève comme d'une relation asexuée !

Sans affection, pas de confiance possible, aimait répéter Jean Bosco. La confiance est la clef de voûte de son système pédagogique. Car, si on peut fonder le pouvoir sur la menace, on ne peut fonder l'autorité que sur la confiance. Et j'aime dire que la foi, la confiance, c'est un moteur à trois temps. Mon expérience d'éducateur m'a fait découvrir que les jeunes qui, spontanément, font le moins confiance à l'adulte, sont toujours des jeunes qui ont très peu confiance en eux. Lorsque je n'ai pas confiance en moi, il est dangereux de faire confiance à l'autre car je cours le risque d'être manipulé. Il s'agit donc toujours de faire confiance au jeune de manière à ce qu'il puisse prendre confiance en lui, et soit capable en retour de faire confiance.

Parlons donc de ces trois clefs que comporte le système préventif.

Première clef : Faire confiance au jeune, c'est d'abord refuser de le qualifier à partir de ses performances ou de ses comportements d'aujourd'hui. S'il est un adjectif que je n'utilise jamais dans mon vocabulaire d'éducateur spécialisé, c'est l'adjectif « délinquant » pour qualifier un jeune. Car qu'est-ce qu'un jeune délinquant ? Si je prends la définition du dictionnaire, un jeune est délinquant parce qu'il a commis un délit. Le drame dans la tête des gens, c'est que cela devient très vite « ce jeune commet des délits parce qu'il est délinquant ». C'est terrible les effets pervers de cette inversion de causalité. Qu'y a-t-il de commun entre l'adolescent de 17 ans qui subtilise la carte bleue de sa voisine et celui qui agresse sexuellement une enfant de 4 ans ? Je ne vois aucun trait de personnalité commun. Mais, bien sûr, au regard de la justice, ils sont délinquants et devront répondre de leurs actes au tribunal pour enfants.

Toute ma posture d'éducateur salésien consiste à dire à l'adolescent : « Tu as commis un délit, mais pour moi, tu n'es pas délinquant. Voilà pourquoi je me mets en colère après toi. Voilà pourquoi je te sanctionne. »

Dans le cadre de l'école, c'est la même différence entre « Ta copie est nulle » et « Tu es nul ». Les enfants qui souffrent le plus à l'école sont les enfants qui ont eu la malchance de rencontrer des enseignants qui ont confondu le champ de la performance et le champ de la personne.

Un salésien de Don Bosco peut parler de bonnes ou de mauvaises copies, en fonction du référentiel de notation, mais il n'a pas le droit de parler en termes de bons ou de mauvais élèves ! Comment peut-on parler ainsi ? L'élève est une personne. Comment puis-je la qualifier de mauvaise d'autant que la plupart de ces « mauvais élèves » que je rencontre rêveraient d'être bons ? Il existe des bonnes et des mauvaises copies, mais il n'existe pas de bons et de mauvais élèves ! Il existe des élèves ! Pour Jean Bosco, ils sont tous bons.

Deuxième clef : croire en le jeune de manière à ce que celui-ci puisse croire en lui. Il s'agit de lui apprendre à mémoriser de la réussite, car l'homme est ainsi fait qu'il n'est capable d'affronter une difficulté qu'en se remémorant une réussite antérieure.

Ceci nécessite de changer de regard sur l'enfant. A l'opposé de certains courants qui règnent en milieu scolaire, où l'accent est souvent mis sur ce qui manque au jeune pour être au niveau attendu, Don Bosco est convaincu que c'est seulement lorsque l'enfant prend conscience de ses talents qu'il devient capable de les enrichir. Songeons à la répartie « Sais-tu siffler au moins ? » dans le dialogue avec Barthélémy Garelli.

Et c'est alors, troisième clef, que le jeune apprendra à faire confiance. Encore faut-il que l'éducateur puisse être digne de confiance, autrement dit qu'il soit crédible. Et ce qui fonde cette crédibilité, c'est la cohérence entre le dire et le faire. Don Bosco s'y montrait très attaché. Le « fais ce que je dis, mais pas ce que je fais », ne fonctionne plus en éducation !

La confiance est véritablement le socle du système préventif car elle s'appuie sur les trois piliers :

- La raison : considérer le jeune comme un être raisonnable
- La religion : croire en le jeune puisque Dieu croit en lui
- L'affection : sans affection, pas de confiance possible.

2. Apprendre le vivre-ensemble en favorisant l'alliance

C'est à Xavier Thévenot que j'emprunte cette terminologie de l'alliance, qui conjugue à la fois l'amour et la loi. Certes, comme il le dit, « Don Bosco aurait sans doute été étonné que l'on présente sa pédagogie comme une pédagogie de l'alliance. Tel n'était pas son vocabulaire. Pourtant une telle présentation paraît tout-à-fait légitime, et peut donner beaucoup à penser. »²

Cette notion d'alliance, qui conjugue l'amour et la loi selon le mode biblique, synthétise elle aussi les trois piliers du système préventif : raison, religion, affection.

2.1. L'alliance entre jeunes

A l'Oratoire, Don Bosco se fit le promoteur de la mixité sociale.

² X.THEVENOT – *Une pensée pour des temps nouveaux* – Editions Don Bosco p.100

Aux côtés des apprentis qu'il accueillait, principalement des jeunes des faubourgs de Turin, aux comportements parfois difficiles, il hébergeait des jeunes collégiens, dont beaucoup venaient des campagnes avoisinantes, avaient reçu une bonne éducation dans leur milieu familial, et qui, grâce à lui, pouvaient fréquenter les collèges de Turin.

La cohabitation de ces deux groupes ne s'effectua pas toujours facilement. On se souvient de cette célèbre bataille de boules de neige, un jour d'hiver, qui dégénéra en un franc pugilat entre apprentis et collégiens qui s'affrontèrent durement.

Écoutons le récit dans les *Memorie biografiche*³:

« Fin janvier 1862. Dans la cour du Valdocco à Turin, une abondante chute de neige avait permis aux écoliers et aux apprentis de bâtir deux « tours » représentant deux camps « armés » opposés.

D'un jeu innocent, on en arrive à de véritables règlements de compte avec des actes de violence insupportables qui durent près de trois jours (y compris subrepticement la nuit) pendant lesquels pleuvent sur l'adversaire des boules de neige et ... des coups de bâton. Même l'arrivée précipitée de quatre salésiens, et non des moindres, ne réussit pas à contraindre les deux camps à l'obéissance. Seule la cloche finit par appeler les uns aux ateliers, les autres en classe... en piteux état !

Reconnaissant leurs torts, les jeunes paraissent à midi devant Don Bosco. En lui présentant leurs excuses, ils lui promettent de se rendre au réfectoire en silence et de ne plus organiser de chahuts comme ceux du matin. Don Bosco pose sur eux son regard. Un responsable salésien, à ses côtés, l'incite à leur infliger une sanction exemplaire. Don Bosco lui rétorque : « Mais tu ne vois pas qu'ils demandent pardon ? » Puis, après quelques instants de réflexion : « Du moment qu'ils ont demandé pardon, basta ! Oui, je leur pardonne ; qu'ils aillent au réfectoire et qu'ils y restent en silence ! »

Au mot du soir, Don Bosco interdit ces batailles si elles doivent se dérouler dans un tel climat de violence, et exhorte tout le monde à dire, avec une plus grande ferveur que d'habitude, l'Ave Maria pour la paix dans la maison. »

En permettant à chaque partie de s'exprimer, il leur permit de relire leurs comportements, de prendre conscience de leur perte de maîtrise de soi et de leur agressivité qui conduisirent à transformer le jeu en véritable bataille rangée où l'adversaire n'était plus respecté. Il put alors entamer un processus de réconciliation, chaque partie demandant pardon à l'autre. Et il put résoudre le problème en n'excluant personne.

Relever le défi de la mixité sociale constitue un véritable enjeu dans nos sociétés contemporaines. On sait combien la ghettoïsation d'une partie de la jeunesse fait courir un grand risque à la cohésion sociale.

À l'exemple de Don Bosco, il faut veiller dans nos œuvres à une telle mixité. L'établissement de celle-ci passe par le développement de la fonction de médiation afin de prévenir et réguler les conflits.

La médiation consiste en "l'entremise destinée à mettre d'accord, à contribuer à réconcilier des personnes, des partis". Être médiateur, au sens étymologique du terme, c'est savoir se placer "au milieu".

Ainsi, la définition de la médiation se fonde sur l'idée d'entremise, d'intermédiaire, de rétablissement de la communication, grâce à la présence d'un tiers, qui est à la fois impartial, indépendant et sans pouvoir.

³ DON BOSCO – *Memorie biografiche* – VII p.51-52

Le médiateur est celui qui tente de renouer les fils du dialogue et de la communication entre deux parties. Il devient en quelque sorte un pont entre les deux.

Il s'agit de privilégier le fonctionnement triangulaire de la relation. En effet la relation duelle comporte le risque de la non-communication, du conflit et du glissement vers la violence. Par l'entremise du médiateur, elle se transforme en relation triangulaire, où la communication redevient possible.

Autre exemple de cette pratique de la médiation : Don Bosco développait dans son œuvre la prise en charge d'un jeune nouvellement arrivé par un ancien, qui exerçait une véritable fonction de médiation avec l'institution. Ce « parrainage » s'avéra rapidement bénéfique pour l'accompagnement de ce jeune et son intégration dans l'œuvre. Et, lorsqu'il s'agissait d'un adolescent particulièrement turbulent, il savait motiver un collégien ayant quelque ancienneté pour réaliser cette prise en charge.

Dominique Savio, dont il écrivit une biographie après sa mort prématurée à 15 ans, fut l'un de ces tuteurs. Et il sut jouer un important rôle de médiation. On connaît l'exemple célèbre du duel entre deux adolescents qu'il réussit à éviter en se plaçant comme médiateur.¹⁴ Et il proposa aux adolescents de la Compagnie de l'Immaculée qu'il fonda d'aimer indistinctement tous les camarades (qu'ils soient apprentis ou collégiens) et de les reprendre avec douceur si cela s'avérait utile (art.3 du règlement).

Cette pratique de la médiation, au sein de ses institutions, permit à Don Bosco de promouvoir l'alliance avec tous les jeunes accueillis, quelle que soit leur diversité d'origine.

2.2. L'alliance éducateur / jeune

Dans un monde marqué par la difficulté de la relation intergénérationnelle, Don Bosco préconise une pédagogie de l'alliance. Il ne s'agit pas de faire pour, mais avec le jeune, considéré pas seulement comme destinataire, mais comme partenaire de l'action éducative. « J'ai besoin que nous nous mettions d'accord ... » aimait-il dire lors de ses mots du soir. Tel est le secret d'une pédagogie fondée sur le respect des droits de l'enfant.

L'établissement de cette relation d'alliance avec le jeune nécessite un bon positionnement de la part de l'éducateur. Il doit être suffisamment proche pour ne pas être indifférent, et suffisamment distant pour ne pas être indifférencié.

L'art éducatif consiste essentiellement à trouver ce point de bonne distance et de bonne proximité avec le jeune. Mais une grande difficulté en éducation - voilà pourquoi celle-ci paraît relever chez Don Bosco beaucoup plus de l'art que de la science -, c'est que ce point de bonne distance et de bonne proximité à établir avec les jeunes dépend de chacun d'entre eux.

Et rappelons que ce qui est important en termes d'éducation, - et c'est encore plus vrai pour les jeunes carencés sur le plan affectif -, ce n'est pas l'intention que l'on porte au geste, mais la manière dont celui-ci est perçu par l'enfant, ce qui nécessite toujours une grande prudence de la part de l'éducateur.

Jean Bosco aimait répéter à ses éducateurs : *“Ce qui est important, ce n'est pas que les jeunes soient aimés, mais qu'ils se sachent aimés”*. Autrement dit, l'essentiel réside toujours dans la perception de l'enfant.

Ce grand éducateur, qualifié dans la tradition ecclésiale de “Père et Maître de la Jeunesse” nous est souvent présenté, dans l'imagerie populaire, sous les traits d'un funambule. Il m'a fallu quelque temps pour comprendre la portée de cette image. Certes, elle évoque le fait qu'à l'adolescence, le petit Jean aimait jouer au saltimbanque pour rassembler ses amis. Mais il est aussi une explication plus symbolique : l'art d'éduquer, n'est-ce pas un peu l'art du funambule ? Savoir dire oui, mais aussi savoir dire non ; être suffisamment proche, mais aussi être suffisamment distant. Tout est toujours question d'équilibre.

¹⁴ DON BOSCO – *Vie de Dominique Savio* – Chap.V

2.3. *L'alliance avec le groupe*

Il s'agit de faire alliance avec le jeune mais aussi avec le groupe de jeunes. Vivre le groupe, non comme un poids, mais comme une chance, pour le processus de socialisation.

Face au groupe, l'éducateur a parfois tendance à ne percevoir seulement qu'une addition de relations individuelles, alors qu'il s'agit de jouer de l'interactivité des membres du groupe entre eux.

Jean Bosco, aux indéniables talents de comédien, savait se faire du groupe un allié. Et il savait voir dans la dynamique du groupe, non pas une pesanteur, mais un outil pour le développement de la responsabilité des uns vis-à-vis des autres. Songeons en particulier à l'héritage des compagnies.

Enfin, il s'agit également de construire l'alliance entre tous les adultes intervenant auprès du même jeune. Dans la dernière lettre qu'il envoya avant sa mort aux directeurs, Jean Bosco se montra très attentif à la qualité des liens entre membres de la communauté éducative. Le premier droit de l'enfant, n'est-ce pas celui de la cohérence entre tous les adultes qui cheminent auprès de lui sur son itinéraire de croissance ? Combien ai-je pu souvent, pour ma part, établir un lien entre le niveau de violence d'un enfant et d'un adolescent et celui de l'incohérence des adultes qui l'accompagnent.

3. *Initier une dynamique de formation qui redonne l'espérance*

Le génie de Don Bosco, en son temps, consista à voir dans les adolescents désœuvrés du monde campagnard les futurs acteurs du monde industriel. Et il sut relever le défi de la formation. On dit de lui qu'il initia les contrats d'apprentissage, le patron participant au financement de la formation dispensée par Don Bosco à l'Oratoire.

Cette formation en alternance s'avéra très efficace, et Don Bosco sut remettre dans le concret de l'emploi des centaines de jeunes. Il donna également leur chance à des jeunes de la campagne, de pouvoir effectuer des études secondaires grâce à leur inscription à l'internat du Valdocco. L'ouverture du Valdocco devint ainsi un grand signe d'espérance pour tous les jeunes. Et Jean Bosco consacra des nuits entières à la rédaction de manuels scolaires, dans un langage compréhensible pour les jeunes qu'il accueillait.

A la manière du précurseur qu'il était, il nous faut apprendre à voir dans les jeunes désœuvrés du monde industriel les futurs acteurs du monde du numérique. Et, comme en son temps, ceci passe par : relever le défi de la formation dans ce monde bouleversé par la révolution du numérique.

La devise transmise par Jean Bosco à ses disciples mérite d'être entendue : « Le salésien ne gémit jamais sur son temps. »

Il ne s'agit pas de gémir, mais au contraire d'aider les jeunes à utiliser tous les vecteurs de progrès dans le sens d'un monde plus juste, plus fraternel, plus paisible.

Combien il est important, par les temps qui courent, d'apprendre à l'enfant, à l'adolescent de savoir s'émerveiller sur la beauté, le progrès ! Certes, il nous faut les mettre en garde contre les dérives possibles d'une mauvaise utilisation des découvertes. Mais sachons veiller à ce que le discours de mise en garde ne vienne empêcher toute faculté d'émerveillement devant ce qui émerge.

« Un arbre qu'on abat fait beaucoup plus de bruit qu'une forêt qui pousse » dit un proverbe africain. Il est temps, pour le moral de notre jeunesse, de ne pas les abrutir constamment par le bruit des arbres qui tombent, largement répercuté par les médias, et de savoir les ouvrir à la beauté de la germination.

C'est cette attention au processus de germination qui caractérise le regard que porte Jean Bosco sur le jeune. L'histoire de la graine, appelée à devenir un grand arbre, est sans doute la plus belle parabole qui existe sur l'éducation.

Et il existe trois catégories d'hommes et de femmes dans la confrontation à la graine. Tout d'abord, ceux qui ne voient en la graine que la graine (avouons que la perspective est limitée !). Puis ceux qui, en voyant la graine, ne font que rêver à l'arbre (mais ces grands idéalistes risquent fort, en rêvant, d'écraser la graine). Enfin, ceux qui voient à la fois la graine et l'arbre. Ceux-là sont alors attentifs au terrain.

Éduquer, selon Jean Bosco, c'est offrir le meilleur terrain pour permettre à l'enfant de prendre racine dans l'héritage familial, social, culturel, afin d'éclorre à sa nouveauté de sujet.

Voir dans le jeune à la fois l'enfant qu'il est encore et l'adulte qu'il est appelé à devenir, tel est le regard que Jean Bosco porte sur le jeune, telle est la seule manière de respecter le droit de l'enfant à grandir. Il s'agit ni de le maintenir en état d'enfance prolongée, ni de le considérer comme un adulte en miniature.

Développer un projet prenant en compte l'enfant, sa réalité d'aujourd'hui et sa potentialité d'adulte de demain, c'est à la fois le « sécuriser » et le « responsabiliser ». L'art du pédagogue salésien réside dans la saine articulation entre ces deux lignes force.

Ce dont souffrent le plus les jeunes en difficultés, c'est d'un manque de sécurité ! Les quartiers de nos villes où règne la plus grande insécurité ne sont-ils pas les quartiers où les jeunes sont les plus insécurisés quant à leur avenir ?

Sécuriser ... C'est savoir exprimer le caractère inconditionnel de l'affection qui nous lie au jeune ... C'est aussi être garant d'un univers de règles qui tiennent bon malgré les tentatives de transgression adolescente ...

Sécuriser, mais aussi responsabiliser ... car c'est seulement en exerçant des responsabilités que l'on apprend à devenir responsable ... Bien des adolescents souffrent aujourd'hui de ne pouvoir exercer aucune réelle responsabilité dans nos sociétés, et ceci est particulièrement vrai pour les jeunes en situation d'exclusion sociale ... Ne nous étonnons pas alors de leurs comportements de fuite ! Le plus grand drame de l'exclusion réside dans le sentiment d'inutilité sociale qu'elle génère. Ce dont a le plus besoin un grand nombre de ces jeunes, c'est peut-être moins de rencontrer des adultes qui leur proposent leur aide, que des adultes capables de leur dire : « J'ai besoin de toi ». Lors des mots du soir qu'il prononçait, Jean Bosco aimait dire à ses jeunes : « Sans votre aide, je ne puis rien faire. »

Dès le début de son œuvre, il eut l'idée de responsabiliser les aînés vis-à-vis des plus jeunes.

CONCLUSION

« Former d'honnêtes citoyens ». Tel est l'un des axes forts du projet éducatif de Don Bosco. Il était novateur qu'un prêtre du XIX^{ème} siècle, à l'heure où la République et l'Église ne faisaient pas bon ménage, utilise ce vocable républicain de « citoyen ». Et nous savons combien, dans notre société française d'aujourd'hui, la formation à la citoyenneté constitue un enjeu important.

Je définirai la citoyenneté comme le sentiment d'appartenance à un groupe partageant les mêmes valeurs. Ainsi, en France aujourd'hui, être citoyen, c'est appartenir à un Etat, où les valeurs de la République « Liberté-Egalité-Fraternité » s'exercent dans le cadre de la démocratie.

Cette appartenance est synonyme de droits, que confère le groupe, - c'est ce que nous pouvons qualifier de rétribution – et de devoirs qu'impose la vie en groupe – c'est ce que nous pouvons qualifier de contribution. Ceci est vrai pour tous les groupes. Ainsi, prenons l'exemple d'un groupe d'amis. L'appartenance permet de compter sur la solidarité des autres, mais nécessite un engagement de présence aux rendez-vous. Il en va de même pour une nation.

Plusieurs situations sont alors possibles. Soit la contribution est forte, et la rétribution faible : on est alors dans une situation d'exploitation. Soit, à l'inverse, la contribution est faible et la rétribution forte : on est alors dans une situation d'assistanat. Je définirai la citoyenneté comme étant celle de l'équilibre entre contribution et rétribution, entre droits et devoirs.

Ainsi, pour revenir à la citoyenneté française, « Liberté et Egalité » sont de l'ordre du droit, « Fraternité » de celui du devoir. Et si ce dernier s'estompe, alors les droits fondamentaux sont menacés.

Mais nous sentons combien aujourd'hui la République a du mal à imposer ce devoir de fraternité.

Don Bosco, lui, la fonda sur notre filiation commune. Pour le chrétien, la fraternité n'est pas de l'ordre du devoir, mais de la grâce. Puisque nous avons un Père commun, nous sommes appelés à vivre en frères.

Le système préventif est fondé sur la promotion de la fraternité. Et si Don Bosco y accordait une telle importance, c'est que la notion de fraternité conjugue l'idéal chrétien et l'idéal républicain.
